

Grande-Bretagne il existe sans contredit des dissemblances marquées, des contrastes saillants. Mais parce que deux nations diffèrent sous le rapport des idées, du caractère et du tempérament, est-ce une raison pour qu'elles se dénigrent et se vilipendent? Ne voit-on pas chaque jour des gens qui ne se ressemblent pas du tout s'estimer et se rendre justice?

Ces réflexions nous sont inspirées par la lecture d'un livre très curieux, que M. Eugène de Mirecourt vient de publier sous ce titre : *Nos voisins les Anglais*. M. de Mirecourt a observé de près et longtemps étudié les mœurs britanniques. Son ouvrage renferme une foule de détails intéressants et de documents inédits. Mais il nous permettra de lui parler avec une entière franchise; à beaucoup d'égards, la prévention a faussé son jugement. Ses remarques portent un cachet d'exagération qui indique des idées préconçues, un système arrêté, un parti pris. Au lieu d'une appréciation imparfaite et vraie, M. de Mirecourt a écrit un pamphlet contre l'Angleterre.

On en jugera par les extraits suivants :

« L'Angleterre est-elle une nation? Je veux dire une nation qui offre quelque analogie d'allures et quelque ressemblance avec la nôtre, une nation véritable, prompte dans son initiative, généreuse dans ses élans, qui dégagé le sens moral quand il lui plaît de le faire, des entraves du matérialisme, et donne un libre essor aux belles facultés de notre nature, une nation enfin où les lettres, les arts, le génie rayonnent à l'aise devant un peuple sans bandeau, où la gaieté ne soit pas une grimace, la politesse une feinte, la franchise un calcul, et le courage un mensonge. A ce portrait, reconnaissez-vous l'Angleterre? Assurément non. Prenez le contre-pied absolu de chaque phrase, crayonnez tout au rebours, et vous aurez quelque chance d'écrire une histoire véridique ou de faire un croquis ressemblant au modèle.

« La Grande-Bretagne, continue M. de Mirecourt, n'a plus aucun des sentiments qui élèvent un peuple. C'est une foule de marchands avides, relégués derrière un comptoir, assis sur une sacoche, indifférents à tout ce qui n'est pas lucre, n'estimant que le bifteck et ne recherchant que ce qui le procure. C'est une boutique le matin, le soir c'est une cuisine. »

M. de Mirecourt poursuit en ces termes son virulent réquisitoire :

« Dshéritée du côté du cœur, l'Angleterre prend sans doute une revanche éclatante du côté de l'esprit? Hélas! j'ai tort, peut-être, mais ce n'est pas mon opinion. Si, chez nos voisins, l'esprit se cache, il se cache trop; sa modestie lui est préjudiciable, car je me suis livré aux plus scrupuleuses perquisitions sans le découvrir. Je n'ai pas été plus heureux que si j'avais cherché un rayon dans les ténèbres, une étoile au fond d'une cave, une perle sur les bords de la Tamise. »

Les lignes que nous venons de reproduire portent l'empreinte d'une évidente exagération. Rien n'est plus facile que de lancer des diatribes et des sarcasmes. Si un écrivain anglais voulait user de représailles et suivre M. Eugène de Mirecourt sur le terrain où il s'est placé, il trouverait peut-être le moyen d'écrire contre la nation française un pamphlet aussi incisif et aussi mordant.

Les gros mots ne prouvent rien, et nous sommes vraiment surpris qu'une vérité aussi élémentaire ait échappé à un esprit aussi judicieux, aussi perspicace que M. de Mirecourt.

A l'en croire, l'Angleterre n'est qu'un peuple de marchands. Le fait est qu'elle joue, dans la sphère des intérêts matériels, un rôle considérable, immense. Elle s'est consacrée avec une énergie, une persévérance et un bonheur inouïs à l'extension du commerce de l'industrie et de l'agriculture. Elle a fondé de brillantes colonies, ouvert à son activité féconde de larges débouchés, et concouru puissamment à l'exploitation et à l'embellissement du globe. La Providence semble lui avoir donné pour mission spéciale d'éveiller partout le génie industriel. M. de Mirecourt a tort de protester contre cette tendance éminemment civilisatrice. (1) Si les peuples ne vivent pas seulement de pain, il est incontestable que le pain est pour eux de première nécessité. Par le développement qu'elle a donné à la production et à l'esprit d'entreprise, l'Angleterre a fait prodigieusement pour le progrès de l'humanité.

Est-ce à dire que cette tendance l'ait détournée d'aspirations plus hautes et plus généreuses? Ne serait-elle réellement, comme l'affirme M. de Mirecourt, qu'un peuple de spéculateurs avides, agenouillés devant le veau d'or et voués au culte exclusif des intérêts matériels? Est-il vrai que dans le domaine moral, elle manque absolument de cœur et d'initiative? A cet égard, l'opinion de M. de Mirecourt est au moins bien hasardée, bien téméraire. Un seul fait suffit pour le prouver : l'Angleterre avait depuis longtemps affranchi les esclaves de ses colonies, que nous en étions encore à de stériles déclamations contre l'esclavage. Elle avait fait de la philanthropie en action et nous faisons toujours de la rhétorique sentimentale. Est-ce clair?

Quand M. de Mirecourt nous représente l'Angleterre déshéritée des dons de l'esprit, de l'intelligence, du génie, il soutient un paradoxe singulier dont la réfutation est vraiment trop facile. Une nation qui possède des poètes comme Milton, Shakespeare, Byron, Dryden, T. Moore, des savants et des penseurs comme Newton, Locke, Bacon; des historiens comme Hume, Robertson; des orateurs parlementaires tels que Charton, Pitt, Fox, Burke, Sheridan; des romanciers de la trempe de Walter Scott, de Bulter, de Dickens, une pareille nation occupe évidemment dans le monde intellectuel une place éminente; et il faut être bien égaré par les préventions, il faut fermer volontairement les yeux à la lumière pour venir dire que chez nos voisins d'outre-Manche, l'esprit et le génie se cachent si bien, qu'ils sont invisibles et insaisissables. C'est là de l'ironie du plus mauvais goût.

Ce peuple, à qui M. Eugène de Mirecourt refuse l'intelligence et le sentiment du beau, a révélé dans le domaine des arts des facultés puissantes. Il compte une pléiade de peintres d'un rare mérite, d'une grande originalité, qui ont fait école et dont les œuvres sont partout admirées.

Notre tâche serait longue si nous voulions constater ici la part considérable que l'Angleterre a prise aux progrès des sciences. Il nous suffira de constater un fait : c'est à la Grande-Bretagne qu'appartient l'initiative de l'application de la vapeur. Watt et Fulton — deux Anglais — ont doté le monde de cette magnifique découverte, qui a déjà modifié si profondément les conditions de l'ordre social et qui est en train de développer sur

(1) Suivant nous c'est précisément en quoi M. de Mirecourt a raison. L'Angleterre matérialise tout en voulant protestantiser tout. Est-ce là de la vraie civilisation? — NOTE ÉDIT.